

OFFRIR LE MONDE

## ÉDUCATION

# Covid-19 : les infirmeries scolaires submergées par la vague épidémique

Face à l'évolution du protocole sanitaire ainsi qu'à l'augmentation du nombre d'élèves positifs et des cas contacts parmi les collégiens et lycéens, ces personnels en première ligne interrogent la faisabilité de leurs missions.

Par Mattea Battaglia

Publié hier à 02h15, mis à jour à 09h35 · Lecture 6 min.

Article réservé aux abonnés



Les élèves d'une classe du collège Victor-Hugo lors de la démonstration de l'usage des autotests anti covid par une infirmière scolaire, à Colmar, le 6 décembre 2021. HERVÉ KIELWASSER / PHOTOPQR/L'ALSACE/MAXPPP

Elles ne veulent pas verser dans l'*« affolement général »*, mais voilà, en deux ans de crise sanitaire, elles n'ont *« jamais connu ça »*. Les infirmières scolaires – une profession largement féminisée même si on compte aussi dans ses rangs des infirmiers – se retrouvent, depuis la rentrée de janvier, prises *« du matin au soir »* (et même, parfois, *« du soir au matin »* pour celles qui officient en internat) par le Covid-19, le traçage des cas contacts et les tâches administratives que tout cela génère. Au détriment, déplorent d'une même voix leurs syndicats (le Snics-FSU et le SIEN-UNSA) du *« cœur »* de leurs missions : les soins, l'accueil, l'écoute des plus jeunes. Soit quelque 6 millions de collégiens et de lycéens (12,5 millions en comptant les écoliers) sur lesquels il faut veiller, quand elles ne sont que 7 700 en poste.

Aux portes des infirmeries, « ça se bouscule plus que jamais », racontent les intéressées. Avec une affluence qui dépend toutefois du contexte des établissements où elles exercent – autrement dit, des taux d'incidence et de vaccination départementaux. « Chez moi, le virus circulait déjà beaucoup avant Noël, alors, aujourd'hui, c'est exponentiel », rapporte Gwenaëlle Durand, qui tient l'infermerie dans un lycée de 2 500 élèves (dont des internes) de l'Ain. Lundi 3 janvier, dès 8 heures, c'était la « pagaille », rapporte la porte-parole du SNIES-UNSA ; un « défilé d'élèves symptomatiques, asymptomatiques, cas contacts ou simplement inquiets » qui l'a tenu à son poste jusqu'à 21 heures.

*« J'ai appelé tous les parents pour savoir qui, parmi leurs enfants, étaient vaccinés, qui non. Si on pouvait les laisser sortir pour faire un test, ou pas. Mais chaque échange était compliqué, raconte-t-elle, parce qu'on découvrait tous l'évolution du protocole sanitaire. Pendant ce temps, des enseignants, des surveillants passaient eux aussi une tête, parce qu'ils avaient besoin d'explications. Le téléphone sonnait non-stop. Face à la vague, je le reconnaiss : on est submergé. »*

**Lire aussi | [« Jusqu'à quand tiendra-t-on comme ça ? » : dans les écoles, une rentrée de plus sous le signe de l'incertitude](#)**

## « Un effet 31 décembre »

Mélanie Dhaussy, à cheval sur deux établissements (un collège, un lycée) au Havre (Seine-Maritime), use aussi de la métaphore marine : « On brasse, on brasse, on essaie de surmager. » Mais entre lundi 3 et mardi 4 janvier, cette infirmière du Snics-FSU enregistrait déjà 45 cas positifs parmi ses lycéens. « On explose tous nos records. »

Pas de « déferlante » à l'infermerie de Béatrice Saint-Germain : quatre cas (pour 1 500 lycéens) lui ont été notifiés en début de semaine, dans son établissement des Deux-Sèvres. Sauf qu'elle n'avait jamais eu, jusqu'à présent, à en gérer plus de trois. Dont un « faux cas » : l'élève testé positif en pharmacie s'était finalement révélé négatif après passage au laboratoire, raconte cette syndiquée au SNIES-UNSA. « La courbe monte doucement, mais je ne me fais pas d'illusion : elle va arriver en région. »

**Lire les témoignages : [Dépistage du Covid-19 à l'école, les infirmières scolaires « d'accord pour participer à l'effort, mais pas sans les moyens nécessaires »](#)**

Sans surprise, toutes voient dans l'envol des cas un « effet Omicron ». « Le virus court parmi nos jeunes, vaccinés et non vaccinés, observe Hélène Fouques, infirmière à Nice, du SNIES-UNSA. On aura beau multiplier les tests, je ne crois plus qu'on puisse encore parler d'épidémie maîtrisée. » Beaucoup évoquent, aussi, un relâchement des gestes barrières, « un effet 31 décembre ». « On n'est pas là pour juger nos élèves, souligne Gwenaëlle Durand, l'infirmière dans l'Ain. Ils ont tenu un an et demi avec le masque, les protocoles, les confinements, les cours en dents de scie... Là, ils en ont marre. Comme beaucoup d'adultes, ils ne comprennent plus trop ce qu'on attend d'eux. Le 31, ils se sont réunis. Ils sont les premiers à en faire les frais. »

Certains, au sortir des fêtes, se retrouvent cas contacts de quinze à vingt camarades. D'autres en rapportent un seul – un frère, une sœur, un cousin... A la récréation, des « battles » sont lancées ; c'est à qui avancera le plus grand nombre. « Ils font mine d'en rire, mais beaucoup comptent les jours pour se faire tester », rapporte une infirmière. Pour les vaccinés, il faut désormais trois tests négatifs successifs, pour rester en cours. « C'est cette gestion-là, celle des cas contacts, qui occasionne une surcharge de travail, plus que celle des cas Covid immédiatement mis à l'isolement », observe Ingrid Desmorteaux, infirmière dans un collège de Caen et syndiquée au Snics-FSU. Le ministère de l'éducation a beau avoir légèrement assoupli, jeudi soir, le parcours de dépistage, en n'imposant pas sa répétition dans un délai inférieur à sept jours si plusieurs cas positifs sont identifiés dans un même groupe, les trois tests (J, J + 2 et J + 4) restent obligatoires au premier cas repéré.

**Lire aussi | [Covid-19 : à l'école, une nouvelle gestion des cas contacts](#)**

## Sentiment d'impuissance

« La grande majorité » des cas confirmés qui remontent aux infirmières sont « assez peu symptomatiques », et elles s'en réjouissent. Mais il n'y a pas que le Covid-19. Depuis des mois, Mélanie Dhaussy, qui officie au Havre, voit bien que des élèves sont en souffrance. « Il y a des syndromes dépressifs, des violences scolaires, des violences sexuelles... On n'ose pas toujours faire le lien avec le contexte épidémique. Mais ces maux-là ne méritent-ils pas qu'on en parle et qu'on s'y penche ? » « On a des élèves qui ont basculé dans la phobie scolaire, raconte aussi Anne Morand, du SNIES-UNSA, qui exerce dans un collège à Bordeaux. Le Covid n'en est pas la cause mais il a pu jouer comme un accélérateur. »

Le constat est parfois douloureux. « Mercredi, alors que mon infirmerie était envahie d'élèves cas contacts, deux collégiens sont passés. J'ai vite compris qu'ils auraient eu besoin que je leur accorde du temps, rapporte Ingrid Desmortreux. Noël, c'est toujours une période difficile pour des jeunes dans des situations familiales compliquées. Avec eux, je sais que j'ai peut-être loupé l'accroche. Je ne suis pas sûre qu'ils reviendront frapper à ma porte. Mais je n'ai qu'une tête et deux mains... »

**Retrouvez le décryptage :** [La stratégie de Jean-Michel Blanquer à l'épreuve de la rentrée scolaire](#)

Pour beaucoup d'entre elles, le sentiment d'impuissance le dispute à la colère. D'autant qu'à la rentrée 2021, le ministère de l'éducation s'était engagé à leur donner les moyens de se recentrer sur leurs missions. « Le suivi des contaminations, de la vaccination, des cas contacts devait relever de personnels dédiés, rappelle Saphia Guereschi, porte-parole du Snics-FSU. A l'époque, on s'est dit qu'on avait été entendues. Aujourd'hui, en plein rebond, alors qu'on aurait pu l'anticiper, on déchante, dit-elle. Les critiques se concentrent sur le protocole sanitaire. Encore faut-il qu'il y ait les forces vives pour l'assumer. » Et, à l'écouter, ce ne sont pas les cinquante créations de postes qui leur ont été concédées – à se partager avec les assistantes et assistants sociaux – qui peuvent changer la donne.

Chacune à sa manière essaie de tenir le cap. Avec des moyens inégaux d'une infirmerie à l'autre. « J'ai les blouses, les charlottes, les masques FFP2, rapporte Béatrice Saint-Germain. J'ai aussi de la place dans mon lycée, je n'ai pas à me plaindre. » D'autres doivent faire avec moins : une pièce en sous-sol, un local sans fenêtre, du matériel manquant, un budget insuffisant... « J'ai parfois l'impression, quand je ferme la porte à clé, le soir, que même en restant trois heures de plus, nos missions sont infaisables, souffle Mélanie Dhaussy. Et puis le matin, je dépasse ce sentiment et j'y retourne. Ce n'est pas aujourd'hui qu'on peut renoncer. »

**Lire aussi** | [Pour les infirmières scolaires, la crise sanitaire a fait déborder le vase des difficultés structurelles](#)

**Mattea Battaglia**

**Services**